

## Études d'histoire religieuse



Colleen Gray, *The Congrégation de Notre-Dame, Superiors, and the Paradox of Power, 1693-1796*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2007, xxxvi-250 p. 75 \$

Ollivier Hubert

Volume 74, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006498ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006498ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hubert, O. (2008). Compte rendu de [Colleen Gray, *The Congrégation de Notre-Dame, Superiors, and the Paradox of Power, 1693-1796*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2007, xxxvi-250 p. 75 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 74, 141–143. <https://doi.org/10.7202/1006498ar>

Colleen Gray, *The Congrégation de Notre-Dame, Superiors, and the Paradox of Power, 1693-1796*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2007, xxxvi-250 p. 75 \$

Le propos principal de ce livre consiste en une analyse de la carrière des douze supérieures qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, dirigèrent depuis Montréal la Congrégation de Notre-Dame. Au-delà d'une interrogation un peu simple sur les paradoxes de l'exercice du pouvoir, avec ses gloires et ses misères, l'étude développe en chemin des réflexions intéressantes à propos d'une question toujours actuelle : tandis que l'on connaît le rôle général joué par la religion dans la production de la société patriarcale, qu'en est-il de la place que l'Église catholique réserve, en son sein même, aux femmes ? À distance des travaux hagiographiques axés sur les origines, entre les avancées d'histoire sociale des années 1970 et les interprétations issues des années 1980 (décennie des « battantes », qui voyaient dans le parcours des professes du Nouveau Monde l'annonce d'émancipations à venir), le texte trouve sa voie. Il s'agit d'évaluer les modalités concrètes du déploiement d'une forme d'autorité au féminin, non tellement celle imposée par les sœurs aux acteurs sociaux en général – les enfants, en particulier, sont à peu près absents –, mais plutôt celle exercée par les dirigeantes à l'endroit des religieuses.

C'est donc à la lecture de la dynamique interne d'un certain type d'organisation que nous sommes conviés. Une première partie, assez classique, permet de fixer les cadres dans lesquelles les supérieures devront évoluer. L'histoire de la Congrégation est ainsi solidement replacée à la fois dans le contexte religieux de la Réforme catholique et dans la trame de la vie montréalaise. C'est l'occasion de définir la place particulière occupée par ces femmes dans l'espace physique, social et symbolique de la ville : au cœur du monde, mais retranchée de lui, ce qui détermine toutes sortes de mécanismes de séparation qui sont bien rappelés. Gray insiste pour dire que la discipline est le ferment d'un véritable « pouvoir spirituel » (*spiritual power*, p. 28). La constitution imposée en 1698 par l'évêque Saint-Vallier n'est plus dans cette perspective une limite à l'action des sœurs, mais plutôt le moyen de la fortifier. Fidèle à ses visées anthropologiques, l'auteure propose en toute logique qu'une des fonctions primordiales de la Congrégation est de tisser un lien entre sacré et profane. Mais elle présente également la mission éducative sous l'angle du maintien de l'ordre par la construction des consciences féminines. Cette partie introductive se clôt par un portrait des assises financières de la communauté et décrit la gestion de son patrimoine. Il en ressort que les sœurs sont absolument subordonnées au pouvoir masculin, étatique et clérical, et le servent.

La seconde partie du livre constitue son principal apport. Elle examine, par un subtil mélange d'évocations biographiques et de considérations sociologiques, la figure des supérieures du XVIII<sup>e</sup> siècle. Celles-ci, effet

connu du contexte colonial, sont d'origines sociales plutôt modestes. En l'absence de l'argument élitaire, l'auteure a peut-être tendance à forcer le trait méritocratique : c'est un ensemble de « talents » personnels qui expliquerait leur ascension. Je préfère une autre des hypothèses avancées : ces femmes étaient issues de familles très proches des milieux cléricaux. On n'ignore pas la rhétorique des gens de pouvoir catholiques : ils sont toujours accablés par la charge qu'ils remplissent, désolés d'occuper le poste qu'ils occupent, résignés, en apparence, plus que triomphants. Les responsables de la Congrégation Notre-Dame ne dérogent pas à cette pose, de sorte qu'à travers la correspondance avec l'évêque, on les découvre souvent affligées, par des soucis d'argent bien évidemment, mais aussi dans l'administration des ressources humaines. En des pages passionnantes, Gray dresse le tableau d'une communauté scindée en factions selon des lignes de différenciation prévisibles : les sœurs « travailleuses » ont à subir le mépris de leurs consœurs enseignantes. Pourquoi appartient-on à tel groupe ou tel autre ? L'auteure s'en remet ici peut-être encore un peu vite à la raison donnée par la supérieure qui préside au partage : enseigner demande certaines « qualités individuelles » que toutes n'ont pas. Reste à considérer la somme des préjugés culturels et sociaux qui permettent de fonder une telle croyance. Le texte veut plutôt évaluer les aptitudes qui distingueraient les dirigeantes, mais aussi ce qui les motive à exercer le pouvoir. La réponse ne serait pas à chercher du côté de l'ambition personnelle, mais d'une volonté de répondre à l'appel de Dieu. Le dernier chapitre de l'ouvrage, signe d'une évolution de l'historiographie maintenant dominante, prend au sérieux la question de la foi, décrivant en particulier la vie religieuse de Marie Barbier, supérieure de la toute fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Elle souffrit dans son corps avec passion, eut des visions et entretenit une relation forte avec son directeur spirituel, Charles de Glandelet, prêtre du Séminaire de Québec : un vrai cas d'école.

Plutôt que paradoxal ou surprenant, le caractère du pouvoir des supérieures apparaît surtout limité, ce que rendait bien le titre de la thèse dont cet ouvrage est issu, « *A Fragile Authority : Power and the Religious Life in the Congrégation de Notre-Dame of Montreal, 1693-1796* ». Que l'exercice d'une haute responsabilité soit à la fois un privilège et une charge, voilà qui ne surprend guère. Là où l'étude donne à penser, c'est lorsqu'elle tâche de comprendre l'essence d'une forme spécifique d'autorité. Et c'est peut-être dans cette quête que le lecteur croira distinguer l'essentiel du paradoxe annoncé par le titre du livre, qui tient plus aux ambiguïtés théoriques du projet qu'à la nature du pouvoir envisagé. En effet, deux traditions sont mobilisées, une sociologie du contrôle et une anthropologie du sacré, sans qu'elles soient articulées. Du point de vue de l'organisation sociale ou ecclésiale, il est difficile de ne pas laisser voir la position d'assujettissement dans laquelle ces femmes sont placées. Le vrai pouvoir est, et de plus en plus, masculin. Mais si l'on se positionne à l'intérieur des logiques propres à ce monde, si

l'on considère qu'il peut exister de telles choses que le pouvoir spirituel, que la vocation, que la gloire de Dieu, que le sacrifice, alors la question du sexe social de l'acteur historique qui exerce une fraction de l'autorité dans l'univers dévalorisé du sensible devient me semble-t-il presque secondaire. À moins qu'il ne s'agisse de dévoiler comment, dans le discours même qui cherche un au-delà du visible, dans les pratiques mêmes qui cherchent à le dépasser, s'inventent les paramètres de son organisation. Une tentation à laquelle Colleen Gray ne succombe pas.

Ollivier Hubert  
Université de Montréal et CIEQ

Rosa Bruno-Jofré, *The Missionary Oblate Sisters. Vision and Mission*.  
Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 2005, 220 p.  
30 \$

Deux textes préliminaires, un avant-propos de Dora Tétreault, m.o., et une introduction de Rosa Bruno-Jofré, permettent d'entrer de plain-pied dans la problématique délicate dans laquelle s'insère une historienne lorsqu'elle s'intéresse à l'histoire d'une communauté religieuse, sans se douter de la résistance qu'allait rencontrer son projet. Il s'agissait, en vue du renouveau de la communauté à la lumière des acquis de Vatican II, de relire les documents fondateurs de la Congrégation des Sœurs Missionnaires Oblates, de les décapier de leur vernis hagiographique, de décrypter le langage de la piété, de redonner leur place aux voix dissidentes, pour laisser émerger la réalité historique de la vie de ces enseignantes. Le projet lancé en 1993 était tellement limpide, qu'il s'est heurté à de fortes réticences de la part de plusieurs membres du conseil général de la communauté et n'a pu être repris avec succès qu'une décennie plus tard.

Suite au règlement Laurier-Greenway de 1896, qui privait de subventions les écoles séparées catholiques, cette communauté française avait été fondée au tournant du XX<sup>e</sup> siècle par Mgr Adélarde Langevin, archevêque de Saint-Boniface, pour enseigner dans les écoles catholiques. Alors qu'il redoutait que les enseignantes ne soient rappelées dans leurs communautés d'origine, il s'agissait d'un acte de protestation contre l'anglicisation croissante des écoles publiques du Manitoba. Le recrutement s'est fait chez les Franco-manitobaines et chez les Québécoises, avec l'apport de quelques Américaines.

Le maître d'œuvre, Mgr Langevin, a réussi à contraindre Ida Lafricain, compagne de Délia Tétreault, qui devait fonder les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, à quitter l'École apostolique à laquelle elle s'était vouée à Montréal, pour prendre le chemin de Saint-Boniface. D'autorité, Langevin lui impose le nom de sœur Saint-Viateur, – le nom